

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

JOURNAL D'EDUCATION ET D'INSTRUCTION

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, LES VACANCES EXCEPTÉES

J.-B. CLOUTIER, Rédacteur-propriétaire

Prix de l'abonnement : UN DOLLAR par an, invariablement payable d'avance

Toute correspondance, réclamation, etc., concernant la rédaction devra être adressée à J.-B. CLOUTIER, professeur à l'école normale Laval ; celles concernant l'administration, à L. J. DEMERS & FRÈRE, imprimeurs-éditeurs, no. 30, rue de la Fabrique, Québec.

SOMMAIRE.—PARTIE OFFICIELLE : Avis de demande d'érection, etc., de municipalité scolaire.—Conférence d'instituteurs.—PÉDAGOGIE : Enseignement simultané de la lecture et de l'écriture dans les petites classes des écoles primaires.—La profession d'instituteur.—MÉTHODOLOGIE : Leçon intuitive de grammaire.—PARTIE PRATIQUE : I, Dictée.—La petite Jeanne et le petit agneau.—II, Dictée.—L'âne.—III, Dictée.—Rapidité de la vie.—Questions et explications.—Arithmétique—Problème—Toisé—Algèbre.—DIVERS : Maximes et conseils pédagogiques—Annonces.

AUX SOUSCRIPTEURS

Nous prions ceux qui nous doivent des arrérages ou l'abonnement de l'année courante de nous en faire parvenir le montant sans délai.

L. J. DEMERS & FRÈRE.

—ooo—

Actes Officiels

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Avis de demande d'érection, etc., de municipalités scolaire en vertu de la 5e sect. 41 Vict., chap. 6.

Eriger en municipalité scolaire le territoire connu sous le nom de "Petit Nataskouan", (l'ouest et l'est), et le "Poste", soit une étendue de trois lieues environ de littoral, dans le comté de Saguenay, sous le nom de "Notre-Dame de Nataskouan."

CONFÉRENCE D'INSTITUTEURS

Soixante-seizième conférence de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier, tenue le 30 et le 31 août 1883.

Séance du 30 août.

La séance s'ouvrit à 8 heures du soir, sous la présidence de M. J. O. Cassegrain.

Présents : — M. l'abbé J. O. Godin, M. l'inspecteur Lamarche, MM. A. D. Lacroix, L. A. Primeau, A. D. Gélinas, A. Allaire, J. Curotte, E. Colfer, C. Dupuis, J. Baril, W. McKay, N. Brisebois, P. Brennan, D. Boudrias.

Lecture et adoption du compte-rendu de la dernière conférence.

M. McKay donne une lecture ayant pour titre : *Education—Direction vraie ou fausse de l'Education.*

Parlant de l'importance et du but de l'éducation, M. McKay s'exprime à peu près en ces termes :

" Parmi les différents sujets d'importance politique et sociale qui attirent l'attention des peuples, il en est un qui, eu égard au goût et aux exigences du siècle, prime habituellement tous les autres. Et lorsqu'on considère le grand nombre d'écoles qui surgissent de tous côtés, la longue liste des ouvrages sur l'art d'enseigner, et les institutions de tous genres qui tendent à instruire et à récréer la jeunesse, nous voyons tout de suite que le grand objet de l'époque actuelle est l'éducation.

“ En aucun temps, nous n'avons plus hautement apprécié l'influence de l'éducation sur l'intelligence et les mœurs des individus, conséquemment sur le caractère des nations, ni jamais constaté d'une manière plus pratique tous les maux qui résultent d'une fausse éducation, de même que les efforts qu'ont faits les hommes distingués de toute classe pour promouvoir les intérêts d'une cause aussi sacrée.

“ Dans le monde moral comme dans le monde physique, la nature a toujours laissé une sphère d'action très vaste à l'industrie et au génie de l'homme. La nature offre un champ fertile, une semence féconde, mais l'homme doit faire appel au travail avant de pouvoir récolter une riche moisson. La terre ouvre ses entrailles et fournit le marbre en blocs énormes et sans formes, mais il faut le bras de l'artisan et le ciseau de l'artiste avant que l'édifice ou la statue gracieuse apparaisse au regard. Il en est ainsi de l'intelligence de la jeunesse : c'est un champ fertile, une puissance, une source féconde de passions et d'affection que l'éducation doit exploiter.

“ L'œuvre de l'éducation est grande, c'est peut-être la plus grande qu'il ait été donné à l'homme d'accomplir : car de l'éducation dépend le bonheur de l'homme ici-bas, et, dans une certaine mesure, sa destinée future dans l'autre vie,—le bien être de la société, le gouvernement des peuples ; mais, comme toute puissance, elle peut produire, elle doit produire beaucoup de bien ou beaucoup de mal : car l'éducation ne saurait être neutre dans ses résultats. “ *La science est une force,* ” et cette force doit s'exercer pour le bien ou pour le mal.

“ L'éducation est la culture du cœur ; le cœur peut produire des fruits de générosité, de pureté de justice, ou des fruits d'avarice, de licence, et de tyrannie. L'éducation façonne l'homme ; elle peut en faire un philanthrope ou un oppresseur, un patriote ou un révolutionnaire, un chrétien ou un infidèle ; et l'on peut croire sans exagération que les saints dans le ciel ou les victimes de la colère divine doivent leur bonheur ou leur malheur éternel à l'éducation qu'ils ont reçue sur la terre. Si extraordinaire que puisse paraître une semblable croyance à ceux qui considèrent le nom plutôt que la nature de l'instruction, et

qui croient aveuglément que tout ce qui porte le nom de science est désirable, un peu de réflexion fera voir la justesse de ce que nous avançons en ce moment.

“ Le but de l'éducation, c'est de faire connaître à l'enfant son origine et sa fin,—de développer ses facultés,—de lui apprendre ses devoirs envers lui-même et envers Dieu, et de les lui faire remplir avec plaisir,—de veiller au développement de ses passions et de les dompter,—de régler les affections du cœur à mesure qu'elles se manifestent, de les soumettre à la raison, et la raison à la foi.....

M. McKay fait voir ensuite les bienfaits qui découlent, pour l'individu et pour la société, d'une éducation basée sur les principes immuables de l'ordre et de la vérité, et termine par une peinture saisissante des maux de toute sorte qu'engendre une éducation mal dirigée.

Puis, sur proposition de M. Allaire, secondé par M. C. Dupuis, la séance est ajournée au lendemain, à 9½ heures précises de l'avant midi.

SÉANCE DU 31 AOÛT.

Présidence de J. O. CASSEGRAIN.

PRÉSENTS : M. l'ex-inspecteur Valade, M. l'inspecteur Lamarche, MM. M. Emard, H. E. Martineau, F. X. P. Demers, A. Allaire, G. Caisse, J. Baril, P. Brennan, N. Brisebois, E. Colfer, H. B. Granger, P. L. L'Heureux, J. Curotte, J. Archambault, C. Dupis, I. Nadon, N. Bergeron, D. Boudrias.

M. Valade donne une lecture ayant pour sujet *Anatomie élémentaire du corps humain*.

Dans son travail, M. Valade décrit chacune des parties principales du corps humain, en explique le fonctionnement, et sait intéresser son auditoire par les réflexions profondes qu'il fait sur l'admirable disposition de la structure humaine.

Proposé par M. F. X. P. Demers, secondé par M. A. Allaire :

Que vu le nombre restreint d'instituteurs présents à cette conférence, les deux sujets de discussion :

“ 1. Est-il utile, dans une municipalité, de comparer toutes les écoles, en comprenant, dans cette comparaison, tous les élèves de chaque écoles ?

“ 2. Les *Congrès pédagogiques* peuvent-ils offrir quelques avantages au point de vue de l'éducation ?

“ 3. Leur opportunité étant admise, à quelle époque de l'année devrait-on les fixer ? ” soient renvoyés à la prochaine conférence de l'association des instituteurs catholiques de Montréal et de la banlieue, et que le secrétaire de cette dernière association soit prié de transmettre le résumé de la discussion qui s'y fera sur les deux sujets ci-dessus au secrétaire de l'association générale, afin de permettre aux membres qui seront présente à la séance de janvier prochain d'approuver ce résumé, ou de soumettre de nouveau à la discussion ces mêmes questions.

Adopté.

M. F. X. P. Demers donne avis de motion qu'il proposera à la prochaine séance que la conférence du mois d'août soit abolie.

Et la séance est ajournée.

D. BOUDRIAS,
Secrétaire.

—ooo—

PÉDAGOGIE

Enseignement simultané de la lecture et de l'écriture dans les petite classes des écoles primaires.

(Suite.)

II

« L'ancienne épellation conduit plus vite à la connaissance de l'orthographe.

C'est un pur sophisme..

L'enfant qui a appris à lire par la nouvelle épellation, en donnant aux consonnes un nom indiquant leur valeur, écrira sans hésitation les mots dont l'orthographe est exactement phonétique : tulipe, arbre, castor, etc. ; puisque la prononciation seule de ces termes fait connaître tous les éléments qui entrent dans l'orthographe : t-u-l-i-p'e ; c'a-s't'o'r ; a'r-br'e ; l'i-vr'e.

Quant aux mots dont l'orthographe étymo-

logique contient quelques consonnes ou voyelles représentées par différentes combinaisons de caractères, il n'y a que l'habitude, l'usage, qui puisse apprendre à l'élève la forme usitée. Ce n'est plus alors la *méthode de lecture* qui conduit à ce résultat, mais les *exercices particuliers d'orthographe*.

Aucune méthode de lecture n'apprend à personne pourquoi on écrit *orthographe* et non *ortografe*, *commande* plutôt que *comende*. Ce sont les dictées et surtout les exercices sur la dérivation qui doivent apprendre à l'enfant l'orthographe usuelle des mots, après que les lectures nombreuses ont commencé à en graver l'image dans son cerveau et comme dans ses yeux même. Pour écrire sans erreur tous les mots dont l'orthographe est purement phonétique, et ils sont nombreux, il y a avantage incontestable à se servir des méthodes de lecture par la nouvelle épellation. Quant aux autres mots, on arrive à les écrire plutôt après avoir appris à les copier qu'après en avoir analysé toutes les lettres pour la lecture.

Or, à l'école, la lecture et l'écriture doivent s'enseigner simultanément pour s'entraider. C'est là l'objet des méthodes de *lecture-écriture* dont l'idée est fort ancienne. Montaigne raconte, en effet qu'on « lui apprit en même temps à lire et à écrire en mettant les lettres, les sons et les mots qui devaient lui servir d'exemples sous des feuilles de corne ou de papier transparent, en sorte qu'il n'avait qu'à tracer les figures des lettres trait pour trait ». On trouve dans ces paroles l'indication de deux procédés d'enseignement : celui de la lecture, de l'écriture et de l'orthographe simultanées, et celui de l'écriture par la calque.

Delaunay fils (1741) et le chanoine Cherrier (1755) recommandent aussi d'apprendre simultanément l'écriture et la lecture. Pendant la Révolution, ce système tendit à se généraliser. Dupont de Nemours crut qu'il n'y avait qu'à s'occuper de l'enseignement de l'écriture, la connaissance de la lecture arrivant comme par surcroît. A ses yeux, « la lecture n'est rien, l'écriture est tout.

Historiquement et logiquement, l'écriture précède la lecture. Celui qui sait écrire sait lire. « Il faut, dit-il, commencer l'instruction littéraire des enfants par leur apprendre à écrire, et l'on ne doit s'embarrasser aucunement de la lecture, dont on aura pas besoin de faire une étude à part, si l'écriture est bien enseignée. J'ai eu le bonheur d'avoir à élever plusieurs enfants qui sont aujourd'hui des hommes de mérite et qui n'ont jamais appris spécialement à lire. » (*Vues sur l'éducation nationale*, an II.—Dictée de pédagogie.)

En Allemagne, en Suisse, en Autriche, les méthodes de lecture-écriture combinées sont nombreuses. Elles sont répandues maintenant en Belgique, et usitées en Angleterre et aux Etats-Unis.

M. Buisson (*Rapport sur l'exposition de Vienne*, p. 161) analyse ainsi le *Fibel* (abécédaire) de M. Solereder.

« Il commence par sept pages remplies de figures qui représentent des objets bien connus des enfants : meubles, outils, animaux, maisons ; ce sera la matière des premières leçons de choses et exercices de paroles. Plus vient une page de bâtons, contenant tous les éléments rectilignes et courbes de lettres. La première leçon de lecture proprement dite ne représente à l'enfant que deux caractères, *i*, et *n* ; en haut de la page, une image représente un hérisson (*Igel*), qui s'approche d'un nid (*Nest*). Ce jour-là, l'enfant n'apprendra que *I*, et *N*, et les deux combinaisons *in*, *ni* ; mais il apprendra en même temps à les lire et à les écrire. La page suivante lui montrera, à la suite d'une image représentant un peintre (*Maler*), la lettre *m*, qu'on lui fera comparer aux deux précédentes. Les leçons suivantes lui apprendront les autres voyelles toujours combinées avec les deux seules consonnes qu'il connaisse encore (*m* et *n*). Les autres consonnes viendront successivement, toujours une seule à la fois, et il faudra trente-six leçons pour qu'il ait vu toutes les lettres. »

Ce sont là de véritables leçons en action. Procéder ainsi, c'est enseigner selon la lettre

et l'esprit des excellentes directions qui accompagnent les programmes des écoles primaires dressés par le Conseil supérieur de l'instruction publique : « En tout enseignement, le maître, pour commencer, se sert « d'objets sensibles, fait voir et toucher les « choses, met les enfants en présence de « réalités concrètes (pour la lecture élémentaire, ce sont les images à analyser), puis, « peu à peu, il les exerce à en dégager l'idée « abstraite, à comparer, à généraliser, à raisonner sans le secours d'exemples matériels. »

D'excellentes méthodes d'écriture-lecture, répondant de tout point à ces sages directions, ont été composées dernièrement pour les écoles primaires.

Nous citerons celle de M. Schüler (Maurice Block), publiée par la maison Hachette, et celle de M. Cuissart, éditée par M. Picard-Bernheim, 11, rue Soufflot, à Paris.

M. Cuissart n'est point inconnu des instituteurs de l'Aisne. Enfant de notre département, il a obtenu à Laon son brevet d'instituteur et il a dirigé la classe élémentaire du lycée de Saint-Quentin. Devenu inspecteur primaire, il passa à Lyon, puis à Paris, et siégea au Conseil supérieur de l'Instruction publique. M. Cuissart a appris à lire dans une école primaire ; il se rappelle les difficultés qu'il a eues à vaincre et comme élève et comme maître ; et il a profité de sa longue expérience pour aplanir la voie aux maîtres et aux élèves de notre temps.

Sa méthode est contenue en quatre livrets : mais dès la fin du deuxième, c'est-à-dire lorsqu'ils connaissent quarante-six leçons, les enfants ne sont pas seulement en état de lire et d'écrire couramment, mais leur intelligence a été développée par les leçons de choses encadrant l'exercice de lecture-écriture. De précieuses maximes, au courant des lectures, se gravent dans la mémoire des élèves pour leur servir de règle dans la vie.

Le cours débute par des notions de dessin préparant aux principes de l'écriture. L'en

fant connaissait ce qu'est un point, une ligne, une horizontale, une droite, une courbe, etc., une maisonnette.

La première gravure du livret présente une île dont le maître s'entretient avec ses élèves : leçon de choses sur un *objet sensible*, sur une *réalité concrète*, d'où va se dégager la première notion sur la parole, l'écriture et l'orthographe : son *i* représenté au tableau noir par le maître et imité sur l'ardoise par les enfants ; connaissance de l'accent circonflexe. Ce procédé est *analytique* ; il est fort simple et plein d'attrait

La seconde image présente un nid sur un rameau au milieu de la feuillée. Cinq petits tendent le bec pour recevoir la pâture, une chenille, que la mère apporte à grande volée. Analyse de l'image, leçon sur les nids, utilité des oiseaux : ils détruisent les malfaisantes chenilles, donc il faut les protéger.

Dans le mot *nid* répété par les enfants, le maître fait distinguer l'articulation *n' n'* ; on l'écrit ; — le procédé reste *analytique*.

Réunissons les deux éléments étu liés *n' i*, nous aurons le mot *ni* par une facile *synthèse*

Ainsi la méthode est rationnelle, attrayante ; elle concourt à la fois à l'instruction et à l'éducation des enfants. Les exercices simples d'abord, se compliquent par une progression habilement suivie ; des exercices récapitulatifs renouvellent les connaissances acquises depuis longtemps.

Les procédés pour l'emploi de la méthode sont indiqués au bas de chaque page, sous la leçon même ; de sorte que les maîtres et les parents peuvent aisément appliquer cette méthode, qui présente tous les perfectionnements réalisés jusqu'ici, dans l'enseignement élémentaire de la lecture.

Cinq tableaux moraux, offrant le résumé de la méthode, permettent de faire des leçons collectives sans les livrets et de servir aux récapitulations.

La grosseur des lettres diminue progressivement pour amener les enfants à la lecture des caractères ordinaires de l'impression et de l'écriture.

Avant de finir, nous nous permettrons de

formuler un vœu pour une amélioration que nous réclamons de l'éditeur.

Nous voudrions certaines gravures plus nettes et plus élégantes. Elles occupent les yeux des élèves pendant toute la leçon ; elles doivent être analysées dans leurs principaux détails ; elles ne seront jamais dessinées avec trop d'art ni de grâce. Flattons le goût de nos enfants pour le bien former : c'est un point important de l'éducation. A l'école, tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, doit inspirer l'amour de ce qui est beau et de ce qui est bien.

A. FOLLET,
Professeur à l'école normal
d'instituteurs de Laon
Moniteur scolaire de l'Aisne.

—000—

LA PROFESSION D'INSTITUTEUR

Vous avez treize ans.— Vous possédez le certificat d'études primaires et vous venez d'obtenir au dernier concours un livret de caisse d'épargne. Vous êtes à la tête de votre école, grâce à votre aptitude et à votre ardeur pour l'étude. Votre maître vous propose souvent en exemple à vos camarades.

Le moment est venu de choisir une carrière : vous voulez être instituteur, et vos parents approuvent votre résolution.

Savez-vous combien est grave la détermination que vous prenez ? Certes, il faut toujours réfléchir avant de se vouer à un métier, quel qu'il soit ; mais quand ce métier est celui d'instituteur, il faut réfléchir bien plus encore et s'entourer de conseils. Si je vous parle ainsi, c'est qu'au delà de votre intérêt personnel, qui pourtant m'est bien cher, je vois un intérêt supérieur, l'intérêt des familles et l'intérêt du pays. Pour vous-même il ne s'agit pas seulement de savoir si la profession d'instituteur est lucrative et honorée, vous devez être sûr que vous possédez les qualités nécessaires pour l'exercer dignement : il n'est pas, croyez-moi,

de pire condition que celle du mauvais maître.

Faisons donc ensemble, avant de prendre une décision définitive, votre examen de conscience.

Pourquoi voulez-vous être instituteur ?

Ce n'est pas, j'en suis absolument certain, pour vous soustraire au service militaire. Un semblable calcul serait indigne de vous : Français, fier de pouvoir porter ce beau nom, vous avez à cœur de remplir tous les devoirs qu'il impose. Le temps est proche, d'ailleurs, où les instituteurs rentreront dans le droit commun ; tous l'ont demandé, les élèves des écoles normales l'ont demandé, les congrès pédagogiques l'ont demandé. Le législateur ne saurait tarder à satisfaire une si légitime aspiration. Je n'insiste donc pas, de peur de vous faire injure.

Craindriez-vous les fatigues des champs ou de l'atelier ? Sachez que l'enseignement comporte aussi les siennes. Rappelez-vous combien il vous coûtait, lors de votre dernier examen, de rester penché, tout le jour et le soir encore, sur vos livres, et dites-moi si vous n'aviez pas bien gagné le peu de repos que vous preniez ensuite. Puis, à parler du matin au soir dans un air souvent impur, la poitrine se brise, votre maître vous le dira. — Si donc vous êtes faible, si votre santé est chancelante, suivez mon conseil : livrez-vous à un travail manuel ; l'air pur de la campagne vous donnera la vigueur qui vous manque, vos muscles se fortifieront par l'activité. Au surplus, n'oubliez pas que le premier examen que subissent les candidats aux écoles normales est un examen médical très sérieux, à la suite duquel sont éliminés tous ceux qui ne paraissent pas capables de résister aux fatigues étiolantes de l'étude et de l'enseignement, grâce à une constitution robuste et à une aptitude suffisante pour les exercices physiques.

Seriez-vous séduit par la perspective de porter un paletot pendant la semaine, de ne faire que six heures de classe par jour, d'avoir congé le jeudi et le dimanche, d'être

en vacances à Pâques et vers la fin de l'été, de ne redouter ni grêle ni chômage ? *C'est ce qu'on voit*, en effet, surtout dans les campagnes, où ces avantages font parfois des envieux à l'instituteur. *Ce qu'on ne voit pas*, c'est que celui-ci, après avoir été à la charge de sa famille jusqu'à vingt ans et plus, est loin de jouir toujours d'un traitement en rapport avec les dépenses que lui imposent ses fonctions : ce qu'on ne voit pas, c'est qu'il ne peut, comme le cultivateur, comme le commerçant intelligent, laborieux et économe, caresser l'espoir d'arriver un jour à l'aisance et à la fortune ; ce qu'on ne voit pas, c'est que pendant une partie de la nuit et le matin avant la classe, il corrige les devoirs et les compositions, prépare ses leçons, s'occupe de la mairie, travaille à sa propre instruction pour se maintenir dans le mouvement pédagogique ; on ignore ou on oublie qu'il ne peut jamais se dire : " J'ai fini ma journée, " et qu'il consacre encore à ses élèves une partie de ses congés, soit en les conduisant en promenade, soit en participant aux conférences et aux examens, soit en s'occupant des intérêts matériels et moraux de son école.

Mais je m'égaré. Vous protestez contre mes suppositions, et vous m'assurez qu'avant de vous résoudre à entrer dans l'enseignement, vous avez écarté toutes ces préoccupations, qui vous semblent mesquines. Vous sentez déjà que vous vous devez plus aux autres qu'à vous même. Vous avez pris pour devise : *Etre utile*, et, comme vous avez entendu dire que la France devait être relevée par le maître d'école français, vous voulez être instituteur. C'est bien.

Je dois pourtant vous poser encore une objection. A l'âge où vous êtes, on voit surtout le résultat à obtenir et l'on ne songe guère aux difficultés à vaincre. Elles sont nombreuses dans la carrière que vous voulez embrasser, car s'il faut une certaine habileté pour façonner la matière inerte, combien plus en faut-il pour façonner, développer l'intelligence humaine !

Vous en avez tous les jours la preuve ; dans votre classe même, il y a des enfants

gâtés, des paresseux, des étourdis, des esprits lourds,— et peut-être— quelque méchant caractère, devant qui viennent se heurter les plus louables efforts ; ce sont ceux-là qu'il faut relever, aimer particulièrement, soigner avec plus de sollicitude, car les familles, tout en ne pouvant ordinairement vous venir en aide, vous demandent impérieusement d'en faire des hommes instruits et honnêtes ; le pays veut que vous ne formiez que de bons citoyens. Songez-y bien ; si vous échouez, fût-ce avec quelques-uns, fût-ce avec un seul, on ne manquera pas de dire : Ah ! si celui-là avait eu un bon instituteur !...

N'importe, cette terrible responsabilité ne vous effraie pas. Vous espérez être à la hauteur de votre tâche. Même, vous m'accusez peut être de vouloir vous détourner de votre dessein. — Non, j'ai seulement essayé de mettre votre vocation à l'épreuve. Si vous vous connaissez le courage et la force de vous élever au-dessus des considérations que je viens de faire valoir, au-dessus de bien d'autres encore que vous êtes trop jeune pour apprécier, je n'ai plus qu'à vous dire : Soyez instituteur, vous ne sauriez choisir une plus belle carrière, car vous êtes capable de goûter les joies élevées qui vous y attendent.

Ces joies, vous les éprouverez lorsque vous verrez vos élèves se modifier et s'améliorer sous votre action, lorsque vous aurez fait comprendre de tous un point difficile, lorsque vous aurez touché leurs cœurs par une leçon bien préparée, lorsqu'à la fin de l'année vous remporterez quelques succès dans les examens du certificat d'étude, lorsqu'un ancien élève vous témoignera son respect et sa reconnaissance, lorsqu'un inspecteur visitera votre école et vous félicitera de votre excellente direction, lorsque vous obtiendrez de l'avancement, et, qui sait ? peut-être quelque distinction honorifique, due à votre seul mérite. Ces joies-là, je le répète, sont intimes et d'ordre supérieur ; malheureusement inconnues du grand nombre, ce sont les joies suprêmes de l'effort accompli, de la difficulté vaincue.

Je m'arrête, mon intention n'étant pas de vous faire une leçon sur les qualités et les devoirs de l'instituteur. Il me suffit de savoir qu'il y a en vous l'étoffe d'un maître intelligent et dévoué. L'école normale complètera votre instruction ; à moi maintenant de vous aider dans la préparation au concours d'admission.

B. G.

—ooo—

Bien que l'excellent article ci-dessus s'adresse aux jeunes Français qui se destinent à l'enseignement, il est applicable en tout et partout aux jeunes gens de notre pays qui veulent embrasser cette difficile carrière. C'est pourquoi nous recommandons aux instituteurs et aux institutrices de le lire et de le commenter à ceux de leurs élèves qui se préparent à entrer aux écoles normales.

Ils pourront en retirer des enseignements profitables et utiles.

—ooo—

MÉTHODOLOGIE

LEÇON INTUITIVE DE GRAMMAIRE

Dans nos leçons précédentes, nous avons vu qu'avec le présent de l'infinitif on forme le *futur* et le *conditionnel* et avec le participe présent, trois personnes et deux temps, savoir : les trois personnes plurielles du *présent de l'indicatif*, l'*imparfait* de l'indicatif et le *présent* du subjonctif. Il nous reste encore à voir les trois autres temps primitifs : le *participe passé*, le *présent de l'indicatif* et le *passé défini*.

Je vous ai déjà dit dans une autre leçon (voir le No. 20 de *l'Enseignement primaire*, page 237, année 1882), que chaque temps simple a un temps composé correspondant formé de lui-même.

Bien, mes enfants, écrivez sur vos ardoises le présent des verbes *avoir* et *être*.

Les élèves écrivent : *j'ai, tu as, il a, etc. ; je suis, tu es, il est, etc.*

M.—Ajoutez au premier les participes *donné, compté, fini, aperçu, vendu*, et au second *allé, venu, parti, sorti*.

Comme vous le voyez, mes enfants, c'est avec

le présent des auxiliaires *avoir* ou *être* que l'on forme le passé indéfini d'un verbe quelconque en y ajoutant un participe passé. Pour les autres temps composés, c'est la même chose. L'auxiliaire au *passé défini* forme le *passé antérieur* l'imparfait, le *plus que parfait*, le *futur simple*, le *futur passé*, le *conditionnel présent*, le *passé du conditionnel*, le présent du subjonctif, le *passé du même mode* et l'imparfait du subjonctif, le *plus que parfait*.

De nombreux exercices oraux et écrits doivent être donnés aux enfants pour les habituer à saisir instantanément ces différentes formes du verbe.

M.—Ecrivez maintenant sur vos ardoises : *Je donne une pêche à mon frère, nous donnons une pêche à notre frère.*

Les élèves écrivent.

M.—Otez les pronoms *je* et *nous*. Que reste-t-il ?

E.—*Donne une pêche à mon frère ; donnons une pêche à mon frère.*

M.—Quelle différence y a-t-il entre ces deux manières de dire ?

E.—Dans le premier cas on affirme que l'action de *donner une pêche* a été faite par *je* et par *nous* ; dans le second, on commande de *donner une pêche*.

M.—Comment appelle-t-on cette forme du verbe qui exprime le commandement ?

E.—C'est l'impératif.

M.—Que concluez-vous de là, Henri ?

Henri.—Je conclus que l'impératif se forme du présent de l'indicatif en ôtant les pronoms.

M.—Ce n'est pas tout à fait exact, car il n'y a pas à l'impératif le même nombre de personnes qu'au présent de l'indicatif. Ce mode qui n'a qu'un seul temps n'a aussi que la seconde personne du singulier et la première et la seconde personne du pluriel. Ainsi, l'impératif du verbe qui nous occupe : *Donne, donnons, donnez*. Substituez à ce verbe les mêmes personnes du présent de l'indicatif de n'importe quel autre et vous aurez l'impératif. Il faut cependant en excepter quatre verbes, *aller, avoir, être, savoir*.

Aller. Ind. prés. *Je vais ou je vas, imp. va, sans s.*

Avoir. Ind. prés. *J'ai, nous avons, vous avez.*
Imp. *aie, ayons, ayez.*

Etre. Ind. prés. *Je suis, nous sommes, vous êtes.* Imp. *sois, soyons, soyez.*

Savoir. Ind. prés. *Je sais, nous savons, vous savez.* Imp. *sache, sachons, sachez.*

M.—Il nous reste encore à voir le cinquième des temps primitifs, c'est-à-dire le passé défini avec lequel on forme l'imparfait du subjonctif. Les grammaires nous disent que pour former l'imparfait du subjonctif avec le passé défini, on change *ai* en *asse* pour la première conjugaison et que l'on ajoute *se* pour les trois autres.

Bien, mes enfants, pour vous créer le moins d'embarras possible, je vous dirai qu'il n'y a qu'une seule manière de former ce temps pour n'importe quel verbe des quatre conjugaisons. Voici cette règle :

Dans toutes les conjugaisons, on forme l'imparfait du subjonctif du passé défini, en ajoutant *sse, sses, t* et *ssions, ssiez, ssent*, après les voyelles *a, i, ou u*, qui commence la terminaison.

Voyez plutôt.

J'aim *ai* : q. j'aim-a-sse, qu'il aim â-t.

Je fin *is* : q. je fin-isse, qu'il fin î-t.

Je reço *u-s* : q. je reço-u-sse, qu'il reço-û-t.

Pour votre prochain devoir vous écrirez à l'impératif les verbe *croire, suivre, vivre* ; à l'imparfait du subjonctif *venir, suivre, vivre et mourir*.

On met toujours un accent circonflexe sur la voyelle qui précède le *t* final de la troisième personne du singulier.

—ooo—

PARTIE PRATIQUE

I

DICTÉE

LA PETITE JEANNE ET LE PETIT AGNEAU

Il y avait, dans la cour de la ferme, un petit agneau, bien gentil, qui était à côté de sa mère la brebis. La brebis venait de lui donner son lait, et le petit agneau jouait autour d'elle. Il courait, il sautait, il venait souvent frotter sa petite tête contre celle de sa mère, et toujours il disait : Bé ! Bé !

La petite Jeanne regardait l'agneau. Jeanne était une gentille petite fille de cinq ans. Sa grande sœur Adèle était auprès d'elle. "Ma sœur, dit Jeanne, regarde le petit agneau, comme il vient se frotter contre sa maman. C'est pour lui faire des caresses, dit Adèle. Pourquoi lui

fait-il des caresses? Parce qu'il l'aime bien. Pourquoi aime-t-il bien sa maman? Parce que sa maman lui donne du bon lait et le soigne bien. Pourquoi fait-il: Bé! Bé! C'est parce qu'il ne sait pas parler; sans cela il dirait à sa maman qu'il l'aime bien!"

Jeanne ne dit plus rien; mais elle rentra dans la maison, et alla trouver sa maman, qui lui préparait une petite soupe au lait. Elle tendit ses bras vers elle et lui dit: "Maman, le petit agneau ne sait pas parler; il aime sa mère sans pouvoir le lui dire. Moi, qui sais parler, je viens vous dire que je vous aime de tout mon cœur."

Enfants, aimez bien votre mère.

QUESTIONS ET EXPLICATIONS.—D. *Qui est-ce que l'agriculture?*—C'est la "culture des champs."

D. *Comment nomme-t-on celui qui "cultive les champs"?*—R. On le nomme "agriculteur" ou "cultivateur."

D. *Quel nom particulier donne-t-on à celui qui cultive une terre qu'il tient à "ferme"?*—R. On l'appelle "fermier."

D. *L'habitation du "fermier" se nomme!*—R. "Ferme."

D. *Pourquoi le "propriétaire" laisse-t-il cultiver ses champs par le "fermier"?*—R. Parce que le fermier lui paye, chaque année, une somme d'argent, dite "fermage."

Pourquoi l'agriculture est-elle la plus indispensable de toutes les industries?—R. Parce que c'est elle qui produit tout ce qui sert à notre nourriture (excepté le poisson) et tout ce qui sert à notre habillement.

D. *L'agriculteur est donc bien utile à son pays?*—R. Oui, car c'est son travail qui en fait la richesse.

D. *Comment fait le petit agneau quand il crie?*—R. Il "bêlé" (mot imitatif.)

D. *Le chien?*—R. Il "aboie" (mot imitatif.)

D. *Le loup?*—R. Il "hurle" (mot imitatif.)

D. *Le chat?*—R. Il "miaule" (mot imitatif.)

D. *Le cheval?*—R. Il "hennit" (mot imitatif.)

D. *Le bœuf?*—R. Il "mugit" (mot imitatif.)

D. *Le lion?*—R. Il "rugit" (mot imitatif.)

D. *Le cochon?*—R. Il "grogne" (mot imitatif.)

D. *L'âne?*—R. Il "braie".

D. *Les oiseaux?*—R. Ils crient et chantent.

D. *Le corbeau?*—R. Il "croasse" (mot imitatif.)

D. *La grenouille?*—R. Elle "coasse" (mot imitatif.)

D. *Pour la "voix", qu'est-ce qui nous distingue des animaux?*—R. C'est la "parole" l'homme seul "parle"

—ooo—

II

DICTÉE

L'ÂNE

L'âne est le serviteur du pauvre, pour qui il remplace avantageusement le cheval. Il se contente d'une nourriture très frugale, et chacun sait qu'il aime à se repaître de chardons. Sa robe est très propre, si on en a soin. Quant à sa voix, il faut bien avouer qu'elle n'est guère agréable. L'âne conserve rancune aux personnes qui le frappent sans mesure; mais, si on ne le maltraite pas, il reste toujours docile. Les coups seuls le rendent têtu. Cela nous indique la manière de le conduire. J'ai vu un âne obéir, comme un chien, à la parole de son maître. L'âne a des oreilles d'une longueur proverbiale. Il doit sans doute à cette circonstance l'idée de mépris qui s'attache à son nom, qu'on applique aux ignorants. Rien, en effet, ne démontre qu'il ait moins d'intelligence qu'aucun autre animal. Ce sont probablement les écoliers paresseux, à qui naguère encore on allongeait souvent les oreilles, qui lui ont valu sa mauvaise réputation. Ainsi la flétrissure que son nom inflige vient moins de lui-même que de ceux qui ont mérité, par une ressemblance plus imaginaire que réelle, de lui être comparés.

EXPLICATIONS.—*Serviteur*: rapprocher *serf*. au féminin *serve*; *servir*, *service*, etc.—*Frugale*: simple; composée d'aliments peu recherchés; du mot latin *frux*, fruit, moisson qui est propre aux moissons, d'un régime consistant en fruit de la terre.—*Sa robe*: la robe d'un animal, c'est le pelage qui le recouvre.—*Quant à*; à rapprocher et à distinguer de *quant* (l'un venant de *quando* l'autre de *quantum*); locution prépositive équivalant à *pour*: *quant à sa voix*, *pour sa voix*.—

Voix et voie.—*Coup, cou coût.*—*Têtu*: rapprocher *entêté* et *tête*: c'est un homme qui a de la tête.—*Proverbiale*: qu'on cite en manière de *proverbe*, dont tout le monde parle.—*Qu'il ait* et non *qu'il est*: faire distinguer le sens. On pourrait dire *qu'il a*: le subjonctif présente l'idée sous une forme dubitative: qu'il ait, c'est-à-dire qu'il peut avoir.—*Naguère*: il n'y a guère de temps: récemment.—*Allongeaît*: détacher *long*: pourquoi l'*e* entre le *g*, qui termine le radical, et la désinence *ait*?—*Flétrissure*: dans le sens d'outrage.—*Imaginaire*: produit par l'imagination, qui n'existe que dans notre imagination.

—300—

III

LECTURE

RAPIDITÉ DE LA VIE

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux; on nous avertit dès¹ le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas: marche! marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne², il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille³ traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non⁴, il faut marcher, il faut courir: telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleuves qui passent. On voudrait s'arrêter: Marche! marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qui avait passé⁵: fracas effroyable, inévitable ruine⁶! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires⁷, tout se ternit, tout s'efface: l'ombre de

la mort se présente; on commence⁸ à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer: il faut marcher. On voudrait retourner en arrière; plus de moyen⁹; tout est¹⁰ tombé, tout est¹⁰ évanoui, tout est¹⁰ échappé Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est¹¹ la vie; que ce gouffre c'est¹¹ la mort.

QUESTIONS

1° Qu'est le mot *dès* et pourquoi prend-il un accent grave? Quand le son final *è* écrit *es* ne prend-il pas d'accent?—2° Pourquoi entraîne au singulier?—Quant écrit-on *mille* ou *mil*?—Quand *mille* prend-il une *s*?—4° Que forme ici le mot *non*?—5° Quand *passer* prend-il *avoir*, quand prend-il *être*?—6° Comment rendre compte dans l'analyse des mots *fracas*, *ruine*, ainsi employés?—7° Quelle est la fonction des noms qui forment cette énumération?—Quand, après *commencer* l'infinitif complément prend-il *à*, quand prend-il *de*?—9° Dire la fonction du mot *moyen*.—10° Comment voit-on que ces trois verbes prennent l'auxiliaire *être*? Quand *échapper* prend-il *avoir*?—11° Pourquoi *ce* devant le verbe *être*?

RÉPONSES

1° *Dès* est ici préposition et prend l'accent grave, pour se distinguer de son homonyme *des*, article contracté. Sauf les mots *dès* préposition, et *ès*, comme dans *bachelier ès lettres*, les monosyllables ayant le son final *è* écrit *es* ne prennent pas l'accent grave.

2° *Entraîne* est au singulier après deux sujets employés comme synonymes.

3° On écrit ainsi *mille*, lorsqu'il ne marque pas la date ordinaire des années, et quand, marquant le millésime, il n'est pas suivi d'un autre nombre; on l'écrit *mil* pour marquer la date ordinaire des années lorsqu'il est suivi d'un autre nombre. *Mille* substantif, servant à désigner une mesure itinéraire, prend une *s* au pluriel.

4° *Non* forme une proposition implicite et signifie: Je ne puis éviter ce précipice.

5° *Passer*, verbe actif, prend l'auxiliaire *avoir*; étant verbe neutre, il prend *avoir* lorsqu'on exprime une action, et *être* quand on marque l'état qui a suivi l'action.

6° Les deux noms *fracas* et *ruine* sont sujets

d'un verbe sous-entendu : *ce fracas est effrayable*, etc.

7° Les noms dont se compose cette énumération sont sujets du verbe *être* sous-entendu : *les jardins sont moins fleuris, les fleurs sont moins brillantes*, etc.

8° On dit devant un infinitif : *commencer à* en parlant d'une chose que l'on ne représente pas comme devant se continuer, et l'on dit : *commencer de*, pour signifier une action qui se continue.

9° *Plus de moyen* signifie *aucun moyen n'existe plus*.

10° Ces trois verbes neutres prennent l'auxiliaire *être*, parce que leurs participes peuvent se joindre immédiatement à un substantif. *Echapper* prend *avoir* quand il signifie, *ne pas remarquer, être fait par mégarde*, etc.

11° *Ce* s'emploie par pléonasme devant le verbe *être*, placé entre deux substantifs dont le premier fait fonction d'attribut, comme dans les deux cas dont il s'agit ici.

—ooo—
ARITHMÉTIQUE

PROBLÈMES

Mon courtier m'a acheté un lot de farine dont le coût y compris sa commission à 2½ % se monte à \$6888. Je l'ai vendu à 20 % d'avance sur le prix d'achat. Combien ai-je gagné, sachant que le fret et les autres dépenses se sont montées à \$46.75 ?

OPÉRATION

$\$6,888 \times 1.20 = \$8,265.60$ montant payé par le courtier.
 $\$6,888 \times 1.20 = \$8,265.60$ montant payé pour lequel la fleur a été vendue.

$\$6,888 + \46.75 prix coûtant $\$6,934.75$
 $\$8,265.60 - \$6,934.75 = \$1,330.85$ profits.

—ooo—
TOISÉ

Une bâtisse de 30 pds de long sur 20 pds de large doit être couverte en tôle galvanisée. La superficie de la couverture est $\frac{1}{11}$ plus grande que celle du rectangle (30 × 20) de la bâtisse. La tôle pèse 2 lbs par pied carré. Combien coû-

tera cette couverture à raison de \$4.20 le quintal anglais ?

pds pds
 $30 \times 20 \times \frac{1}{10} = 660$ carrés.
 $660 \times 2 \div 112 = 11$ qnts, 3 qrs et 4 lbs.

2 qrs = $\frac{1}{2}$	\$ 4.20	
	11	
	46.20	prix de 11 qnts.
1 qr = $\frac{1}{4}$	2.10	prix de 2 qrs.
		1.05 prix de 1 qr.
4 lbs = $\frac{1}{7}$	0.15	prix de 4 lbs.
	\$49.50	Rép.

—ooo—
ALGÈBRE

Un jardin de forme carrée est entouré d'une allée intérieure. Si le côté du jardin avait 2 verges de plus il égalerait dix fois la largeur de l'allée, et le nombre de verges carrées de l'allée excède le nombre de verges du périmètre du jardin de 188. Quelle est la surface du jardin et la longueur de l'allée ?

Solution

Soit x = la largeur de l'allée en verges.
 $10x - 2$ = le côté du jardin,
 et $8x - 2$ = le côté du carré en dedans de l'allée ;
 $(10x - 2)^2 - (8x - 2)^2$ = la surf. de l'allée,
 ou $(100x^2 - 40x + 4) - (64x^2 - 32x + 4) = 36x^2 - 8x$ = la surface de l'allée.

$\therefore 36x^2 - 8x - 188 = (10x - 2) \times 4$
 $36x^2 - 8x - 188 = 40x - 8$
 $36x^2 - 48x = 180 \div 36$
 $x^2 - \frac{4}{3}x = 5$

Complétant le carré, on a :

$x^2 - \frac{4}{3}x + \frac{4}{9} = (5 + \frac{4}{9}) = \frac{49}{9}$
 $x - \frac{2}{3} = \frac{7}{3}$

et $x = \frac{7}{3} + \frac{2}{3} = 3$ vgs, largeur de l'allée.
 $(10x - 2) = 28$ vgs, largeur du jardin.
 $28 \times 28 = 784$ nombre de vgs carrées que contient le jardin.

Preuve

$(10x - 2) = 30 - 2 = 28$ largeur du jardin.
 $(8x - 2) = 24 - 2 = 22$, côté intérieur du carré.
 $28^2 - 22^2 = 300$, surf. de l'allée.
 $300 - 28 \times 4 = 188$.

MAXIMES ET CONSEIL PÉDAGOGIQUES

Un maître pêche contre la fermeté lorsqu'il ne fait point usage de tous les moyens qui lui sont donnés pour réussir dans son emploi ; lorsqu'il varie dans sa conduite, et qu'il se relâche mal à propos d'une juste sévérité ; lorsqu'il regarde comme léger ou indifférent ce qui est un mal réel ou considérable ; lorsque par des considérations particulières, quelles qu'elles soient, il tolère ou permet ce qui ne doit pas être souffert ; lorsque, *ne voulant pas se gêner, il ne donne pas l'attention nécessaire à la bonne discipline de la classe ni à l'avancement des écoliers*, et qu'il ne reprend pas les fautes qui y sont contraires ; lorsqu'il souffre qu'on méprise ou qu'on néglige ce qu'il prescrit ou recommande justement ; lorsqu'il parle nonchalamment ; lorsqu'il agit d'une manière indolente, indifférente, *sans faire paraître qu'il veut tout de bon le devoir* ; lorsqu'il se contente de faire des avertissements stériles sans en poursuivre l'effet.

LE FR. AGATHON.

Les autres défauts contraires à la fermeté sont...l'inconstance, une timidité excessive, un air honteux, naïf, emprunté, troublé, embarrassé, ainsi que l'opiniâtreté, l'entêtement, la présomption, une inflexibilité, qui ne cède ni à la raison ni à l'autorité légitime.

LE FR. AGATHON.

Le frère Agathon, supérieur des Frères des écoles chrétiennes, né en 1731, mort à Tours en 1797. Il gouverna son Institut avec une grande sagesse et lutta énergiquement pour sa conservation, lors de la suppression des Ordres religieux. Arrêté pendant la Terreur, transféré de prison en prison, il allait monter sur l'échafaud, quand arriva le 9 thermidor. Le principal ouvrage de ce pieux et habile pédagogue a pour titre : *Les douze vertus d'un bon maître*. On ne saurait trop recommander la lecture de cet excellent livre à tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse.

--L'Education.

LIVRES CLASSIQUES

GRAMMAIRE DE LHOMOND

AVEC SYNTAXE

REVUE PAR J. B. CLOUTIER

DEVOIRS GRAMMATICAUX

PAR LE MÊME

METHODE RATIONNELLE DE LECTURE

OU LE

PREMIER LIVRE DES ENFANTS

PAR LE MÊME

Tous ces livres ont été approuvés par le Conseil de l'Instruction publique et sont en vente chez tous les libraires de Québec et de Montréal.

NOUVEAUX LIVRES POUR LES CLASSES ET LES ECOLES

1. Recueil No. 1 d'Exercices d'Arithmétique. Annexe à l'Arithmétique élémentaire, par F. X. Toussaint, c'est le livre de l'enfant.
2. Recueil No. 2 d'Exercices d'Arithmétique, d'Algèbre et de Toisé. La première partie est destinée au maître ; elle contient les réponses aux devoirs et concours du recueil No. 1 ; le reste est le livre de l'élève.
3. Réponses aux devoirs et concours de recueil No. 2. Ce livre est pour le maître. Les errata du recueil No. 1, se trouvent dans les premières pages de ce livre.

En vente chez tous les libraires.